



Michael Camardese

Phénix Coloré

Le roman d'une adoption





Les Éditions au Carré inc.
Téléphone : 514 949-7368
editeur@editionsaucarre.com
www.editionsaucarre.com

Dessin original : Réal Binette
Couverture : Quand le chat est parti...
Mise en page : Édiscript enr.

Les Éditions au Carré remercient la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) du soutien accordé à leur programme de publication.



Tous droits de traduction et d'adaptation réservés ; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© 2012 Les Éditions au Carré inc.
Dépôt légal :
2^e trimestre 2012
ISBN : 978-2-923335-37-7

DISTRIBUTION

Prologue inc.
1650, boulevard Lionel-Bertrand
Boisbriand (Québec) Canada J7H 1N7
Téléphone : 1 800 363-2864
Télécopieur : 1 800 361-8088
prologue@prologue.ca
www.prologue.ca





*À Franck et à Pierre
qui ont raté de peu cette histoire*







On n'invente qu'avec le souvenir.

ALPHONSE KARR

L'Art de la Paix, c'est de remplir ce qui est vide.

MORIHEI UESHIBA







Préambule

Cette lumière d'été lorsque le soleil se couche est pour eux une merveille de la nature, cette nature qui les charme depuis toujours. Sa douceur sur cette région du Vexin* fut l'une des surprises heureuses qu'ils avaient eues lorsqu'ils s'y étaient installés quelques années après leur mariage. Rien n'a réellement changé depuis ; les champs demeurent libres des affreusetés citadines qui gagnent sans cesse les campagnes, les variétés d'oiseaux et d'insectes ne souffrent pas encore d'une trop néfaste pollution et la fréquentation routière reste celle des chemins qui ne desservent pas encore les grands axes d'évasion une fois la fin de semaine arrivée.

Leurs visières fumées rabattues pour profiter du paysage sans éblouissements, ils se laissent transporter en douceur par le quatre cylindres silencieux de leur moto encore flambant neuve.

Même si l'idée de faire de la moto ne l'avait jamais emballée outre mesure, la passagère avait été séduite dès son premier coup d'œil sur la machine, aussi imposante que féline dans sa livrée noire agrémentée de chrome, et elle avait vite donné son accord pour que ce cheval mécanique devienne leur jouet du samedi après-midi, lorsqu'ils partaient à la découverte des routes chauffées par le soleil de juillet.

Le jour avait été sublime. Les rayons du soleil donnaient une couleur or au thé vert que le couple avait bu sur une petite terrasse non loin de l'auberge Ravoux. Puis, les jeunes pensionnaires d'une colonie de vacances les avaient accompagnés durant la visite du parc du château et, en partie, durant leur promenade à pied le long de l'Oise. Une bien belle journée en fait. Ils avaient ensuite repris la route.

* Note de l'éditeur : Région du nord-ouest de la France





Au moment où il passa la cinquième vitesse, il lui sembla bien que quelque chose venait de bouger sur le bord de la route. Il n'eut que le temps de tourner légèrement la tête que déjà l'animal se trouva là, droit devant leur moto. La roue arrière se bloqua immédiatement sous la pression qu'il exerça sur la pédale de frein, et le bolide dérapa. Il sentit à peine le casque d'Isabelle lui heurter violemment la nuque juste avant la chute. Ils frappèrent le sanglier avec une telle force que la moto s'éleva dans les airs et s'écrasa une dizaine de mètres plus loin. Désarçonnés, les deux passagers glissèrent sur le bitume sans pouvoir s'arrêter. Ils entendirent des pneus crisser, loin, très loin. Puis le temps sembla s'accélérer dans une explosion de lumière. Ensuite, plus rien.

Un véhicule qui les suivait réussit à s'immobiliser de justesse ; le conducteur descendit de sa voiture en tremblant, tenant à peine sur ses jambes. Deux corps gisaient sur la route, immobiles, à quelques mètres des débris d'une motocyclette. Un sanglier agonisait au milieu de la route. L'homme se rendit compte immédiatement que c'en était fini pour les deux passagers de la motocyclette. Il tomba à genoux, serrant ses bras autour de son torse, et se recroquevilla lentement, à peine capable de respirer.

Les pompiers furent appelés par un autre automobiliste qui découvrit la scène à quelque deux cents mètres de là. Les secours arrivèrent alors que les rayons du soleil commençaient lentement à prendre cette teinte orangée qui annonce que le jour se termine. Ils prirent en charge le témoin en état de choc et emmenèrent les corps du motard et de sa passagère, tous deux décédés.

La sacoche arrimée au réservoir avait été éventrée par le frottement sur l'asphalte. Le tissu avait littéralement fondu et laissait paraître les objets personnels du motard. Le brigadier se pencha pour en inspecter le contenu. Il eut un léger mouvement de recul, car de l'intérieur du fouillis que contenait le sac, il lui sembla que deux yeux noirs le fixaient. C'était une photo ; il s'agenouilla pour l'examiner de plus près.

La petite fille était jolie et souriante. Deux billes noires brillaient dans ses yeux bridés.

À l'instant même où il prit la photo, un flash sembla lui apparaître, violent. Il lâcha la photo comme si elle lui avait brûlé les doigts. Il se ressaisit et il recommença son geste.





Cette fois-ci, son mouvement fut plus lent, mais il ne lâcha pas le cliché lorsque le même prodige se répéta : dès que ses doigts eurent repris contact avec le cliché, l'éclair réapparut. Aveuglé, il ferma les yeux, sans chercher à comprendre. Une image semblait s'être fixée sur la rétine de ses yeux, une sorte de gong, immense, suspendu par deux cordes à un support en forme de temple. Une des cordes se rompit et le gong tomba au sol dans un bruit sourd, lourd, puissant.

Il rouvrit les yeux et l'image disparut.

— Pauvre gosse, te voici à nouveau seule, se dit-il tout haut en retournant la photo pour en lire le verso.







0

Mars 2003

Le test de grossesse était encore une fois négatif. Ils ne savaient pas comment l'expliquer, mais ils avaient presque prévu ce résultat. Lorsque les mauvaises nouvelles ont tendance à s'enchaîner, elles finissent par former une spirale dont on ne semble pas pouvoir sortir. Ils s'étaient connus jeunes et ne s'étaient plus quittés durant ces quinze années. Encore étudiants, pas encore établis dans leur vie, ils avaient pourtant décidé de construire un jour quelque chose tous les deux. Et néanmoins, au début de leur histoire, ils n'auraient pu penser qu'ils auraient voulu avoir un enfant ensemble.

Elle était colérique, fille unique, habituée à faire ses quatre volontés ; il était naïf et se cherchait en vain, sans se trouver. Dès leur première rencontre, ils ne se firent aucune illusion sur la longueur du chemin qu'ils feraient ensemble. Leur caractère était presque opposé et ils souffraient tous deux d'un déficit de confiance en soi qui ne leur permettait pas de laisser leur personnalité s'exprimer honnêtement. Un peu surpris de voir les semaines, puis les mois, s'écouler, ils finirent par admettre qu'une situation nouvelle se produisait.

Ils ne parlaient jamais d'enfant à leur début, ou juste pour se tourner en ridicule. Une fois, elle lui avait même souhaité bonne chance pour trouver l'inconsciente qui voudrait bien porter sa progéniture. Année après année pourtant, l'amour se fit une place suffisante dans leur couple pour que la plaisanterie laisse place au désir d'avoir un enfant. Il leur avait fallu presque dix ans de vie commune avant de l'admettre.

Comme pour beaucoup de couples, la décision d'avoir un enfant arriva donc dans une sorte de déroulement logique des séquences d'une vie à deux. Les premiers mois furent un peu





désappointants. Certes « ça ne prenait pas » vite, mais après plusieurs années de prise de pilules anticonceptionnelles, leur entourage leur expliqua que cela était tout à fait normal : « Avant de tomber enceinte, il faudra compter un mois par année sous ce type de médicament », affirmaient ceux qui se pensaient les plus compétents. Vouloir un enfant ressemble à chaque étape de la vie ; il faut écouter les conseils de ceux qui ont l'expérience, donc pas de panique, se dirent les futurs parents.

Cependant, après une complète année infructueuse, l'inquiétude commença à s'implanter. De nouveau, ils se retrouvèrent sous les feux de la rampe de leurs amis. « On se doutait bien que quelque chose n'allait pas puisque rien ne semblait venir. » Épiés, donc.

Nouvelle salve de conseils. À force de se focaliser sur l'envie d'être parents, le mental se bloqua. Plus exactement, il fit ressortir de vieux démons, ceux que l'on croyait oubliés, effacés par le temps passé ensemble parce qu'on décide qu'ils doivent l'être. Ils restent secrets. Chacun s'ausculte, repense à son passé en tentant de se remémorer un épisode qui aurait pu être à la source du problème : maladie, choc, peur...

Sans cause réelle trouvée — ni compétence particulière pour les identifier d'ailleurs —, ils décidèrent de faire appel à la médecine. « C'est un des maux de notre siècle ; les filles sont moins fertiles que par le passé. » Et voilà, merci de votre soutien. Nouveau dicton à la con, issu d'une expérience de la vie qui a dû fausser bon nombre d'autres jugements. Pauvres gens.

Cependant, pour leur cas, le verdict final fut rapidement connu. Le problème était mécanique, mais rien de très difficile à corriger, selon les spécialistes. « La fécondation *in vitro* a été inventée pour vous, leur dit un éminent expert du protocole. Nous allons faire en sorte que les spermatozoïdes de Monsieur rencontrent un ovule de Madame, dans une éprouvette. » Facile, en somme. Pour elle, prise de sang et démarrage des injections hormonales. Pour lui, privilège de faire un câlin à une jolie éprouvette afin de récupérer la semence.

Jamais confrontés à ce genre de démarche, ils découvrirent que, lorsque la médecine fait irruption dans la vie d'un couple, elle devient membre à part entière du foyer. Elle prit le petit-déjeuner, le déjeuner, le goûter et le dîner avec eux, dormit dans leur lit et les





regarda faire leurs ablutions chaque jour. Une invitée envahissante et entêtante. Une faiseuse d'histoires à fort potentiel.

Les traitements se révélèrent une promesse vaine. Plus les taux d'hormones étaient élevés, moins la réponse correspondait aux attentes. Au-delà de la détresse qu'engendraient les échecs successifs, la démarche faisait naître une tension palpable au quotidien dans un couple qui, auparavant, se sentait à l'abri de tout. Les silences se firent plus pesants dans la maison. Plus lourds, car chargés de sens. Ils étaient systématiquement interprétés par l'un comme un moment durant lequel « l'autre y pensait ».

Il n'y avait malheureusement que peu d'issues pour eux : continuer, mois après mois, en se disant qu'une de ces FIV* fonctionnerait ou tout arrêter. Sans savoir trop quelle décision prendre, ils décidèrent de se faire aider par l'échelon médical supérieur.

Ils furent cependant étonnés que ce grand professeur de médecine, entendu quelques semaines auparavant sur les ondes d'Europe 1, les reçoive dans son bureau de l'hôpital Cochin.

— Votre dossier est malheureusement des plus classiques, leur a-t-il annoncé en préambule. Il n'y a pas d'explications techniques au fait que les FIV n'aient pas pris chez vous, madame. Vous en avez déjà subi trois ; les chances que la quatrième soit la bonne s'avèrent faibles. Les succès sont théoriquement fortement décroissants d'une tentative à l'autre, il faut le savoir. Toutefois, il y a toujours l'exception qui confirme la règle, et j'ai déjà rencontré celle pour laquelle la dixième tentative fut la bonne.

Alors qu'il avait dû tenir ce discours des centaines de fois, il émanait de lui une humanité et une compréhension de la douleur qui inspiraient le respect.

— Je me suis toujours demandé où allaient toutes ces injections d'hormones, avoua d'emblée le donneur au professeur. Après trois tentatives, je me demande dans quelle mesure nous ne mettons pas la santé de ma femme en danger. Que devient le produit ? Quelle place occupe-t-il dans l'organisme, s'il ne joue pas le rôle attendu ?

— Je vous rejoins tout à fait sur l'analyse, monsieur. Cependant, comme je l'ai dit précédemment, il y a toujours l'exception qui confirme la règle, et l'on voit parfois arriver l'exemple que je

* Note de l'éditeur : FIV ou fécondation in vitro





vous ai donné d'un couple pour lequel la nième fécondation assistée a été la bonne. À votre place, je tenterais une implantation d'ovule fécondé en Belgique, madame. En France, notre principe de congélation limite les résultats, car le froid abîme les cellules. C'est pourquoi je mentionne la Belgique. Si vous étiez ma sœur, je vous le conseillerais.

Bond supplémentaire dans la science-fiction. Après la rencontre en éprouvette, le don d'ovocytes. Le principe était fort simple à comprendre.

Il suffisait de se rendre dans un hôpital avec une donneuse. Ils se demandèrent juste comment celle-ci se trouvait. Existait-il un site Web de donneuses connues ? Fallait-il la trouver parmi ses proches ? Une espèce à part était-elle élevée dans ce but ? La femme ne put s'empêcher de former dans son esprit une image qui lui provoqua le dégoût ; celle d'une batterie de femelles porteuses, disposées dans un hangar semblable à ceux dans lesquels les poules pondent ces affreux œufs blancs.

Elle regarda son conjoint, mais il semblait perdu dans ses pensées. Il devait s'imaginer, lui aussi, quelque chose d'aussi « excitant ». Elle se concentra à nouveau pour bien comprendre le protocole. Un prélèvement serait effectué sur cette donneuse, afin de compenser l'usage de celui vendu au couple demandeur*. Ce dernier ovule, fécondé in vitro, serait réinjecté dans son corps.

Une sorte de partouze cellulaire, se dit-elle soudain. C'était bien un comble de n'avoir jamais couché à trois et de laisser leurs cellules tester l'affaire. Elle s'en voulut de ne pas prendre tout cela avec le sérieux de rigueur. Peut-être était-il soulagé, lui, d'entendre de la part de ce professeur qu'il restait un espoir ? Il n'en laissait rien transparaître, mais elle le connaissait ; il savait cacher ses émotions afin de ne pas l'influencer, elle.

Elle se sentit alors seule, soudain, dans ce bureau. Elle était avec deux hommes qui discutaient, d'elle, de leur couple, mais sans qu'elle ne se sente réellement associée à la discussion. Un sentiment de détachement absolu l'habitait. Elle trouvait cette tambouille

* Note de l'éditeur : Toute femme bénéficiant d'un don d'ovocytes doit se présenter avec une autre femme qui fera elle-même un don ; ce protocole permet de maintenir à niveau la « banque d'ovules ».





cellulaire désastreuse, elle ne ressentait aucun emballement pour poursuivre dans cette voie, mais elle voulait le bonheur de son mari. Jusqu'où irait-elle pour le voir heureux ? Pour qui faisait-elle tout cela au fond ? Elle s'en voulut et baissa les yeux au sol.

C'est le silence qui suivit qui la ramena parmi eux, dans le bureau. Il la regardait. Ils la regardaient.

Elle hésita à parler. Sur quoi avaient-ils terminé ? Il la sonda de ce regard toujours un peu rieur, comme il le faisait souvent pour avoir son opinion. C'était donc cela, ce silence. Elle ne lui rendit que son regard, car elle était bien incapable de mettre des mots sur ses pensées pour le moment. Il comprit.

— Eh bien, merci, docteur, pour le temps que vous nous avez consacré et pour cette piste dont nous devons discuter, conclut-il.

— Prenez le temps de bien y réfléchir en tout cas. Si vous étiez ma sœur, madame, c'est ce vers quoi je vous orienterais.

Il lui avait dit cela d'une traite, avec un sourire chaleureux, comme celui qu'avait son oncle Michel, lorsqu'il ne râlait pas et qu'il voulait la féliciter.

— Merci, répondit-elle. Elle se sentit ridicule de ne rien dire de plus.

Ils échangèrent un nouveau regard quelques mètres après être sortis du bureau. Cette visite les mit d'accord. Après tant de doutes, d'attentes, d'espoirs et de déplacements dans des services spécialisés, le vase était plein. Chacun d'eux l'avait rempli à la cuillère, maintenant c'était un fait : il ne fallait plus en jeter.

Après tout, que désiraient-ils ? Être parents, non ? Ils se le dirent alors à haute voix, comme pour mieux s'assurer du poids de cette décision. Être parents, aimer un enfant, l'élever et vivre avec lui. Ce bonheur ne demandait pas nécessairement de recourir à cette nouvelle étape qui se confrontait définitivement à leur idée de la parentalité.

Ce regard sonna la fin des traitements, un de ces virages très particuliers que l'on prend dans la vie, en sachant qu'il sera lourd de conséquences et qu'il modifiera considérablement le reste de l'existence. Certains les prennent dans la joie, d'autres dans la peine. Mais ces regards parlent, et il faut les écouter.

Ils en parlèrent souvent par la suite et s'étonnaient chaque fois de leur absolue certitude de ce jour-là, lorsqu'ils jetèrent l'éponge





sur les traitements. Parfois même, chacun de leur côté, ils s'avouèrent que, peut-être, ils avaient secrètement souhaité cette issue.

— Qu'en dis-tu ?

— Que nous sommes visiblement d'accord pour arrêter. Si nous désirons vraiment avoir un enfant, il existe une autre solution.

— Tu es sûr que c'est ce que tu veux ?

— Aujourd'hui, oui. Je suis prêt.

— Nous y allons, alors ?

— Nous y allons, oui.

Ils s'éloignèrent, laissant la clinique dans leur dos. Derrière eux, ils déposèrent leurs doutes et leur souffrance. Derrière eux, se refermèrent les portes de la procréation assistée, cette promesse moderne qui aide tant de gens, mais qui fait parfois oublier l'essentiel.

Ils se dirigèrent vers leur voiture pour regagner ce foyer dans lequel — ils en étaient persuadés maintenant — un enfant, un enfant d'ailleurs, ferait résonner prochainement ses rires de bonheur.

Ils se dirigeaient vers une rencontre dont les prémices cellulaires venaient, simultanément, et sans qu'ils n'en sachent rien, de prendre naissance dans l'utérus d'une jeune femme, loin, à l'autre bout de la terre.

